



HAL
open science

L'influence de l'art de la mosaïque chrétienne africaine sur la peinture chrétienne des catacombes de Naples

P. Silvio Moreno

► **To cite this version:**

P. Silvio Moreno. L'influence de l'art de la mosaïque chrétienne africaine sur la peinture chrétienne des catacombes de Naples. 2021. halshs-03197569

HAL Id: halshs-03197569

<https://shs.hal.science/halshs-03197569v1>

Preprint submitted on 13 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'influence de l'art de la mosaïque chrétienne africaine sur la peinture chrétienne des catacombes de Naples

Le cas des cierges allumés et des candélabres

La représentation des cierges allumés et des candélabres, aux côtés des saints et des défunts admis au paradis dans la compagnie de ces derniers, est une particularité, que dans l'art chrétien ancien on pensait pouvait être regardée comme propre aux peintures des catacombes de Naples exécutées au V^{ème} siècle, cependant en suivant l'intuition de De Rossi¹, il faut dire que l'influence artistique africaine de cette symbolique est fortement possible. Voyons un peu plus en détail :

Dans les catacombes de saint Gaudiosus², évêque d'Abitène (Tunisie) exilé d'Afrique, pendant la persécution des Vandales contre les catholiques, débarqué aux rivages de la Campanie vers 439, mort et enseveli à Naples vers 465, on voit dans un arcosolium de la tombe du jeune Pascentius (fig. 1) qu'il est accueilli par l'apôtre saint Pierre (*S. PETRVS*) et par un saint anonyme. La scène est comprise entre deux candélabres. Pour De Rossi, la lettre « S » qui précède le nom de l'apôtre est un indice suffisant d'une époque contemporaine à celle du saint évêque africain.



Fig. 1 Arcosolium de la tombe du jeune Pascentius. Catacombe de Saint Gaudentius. Naples. V^{ème} siècle

¹ Cf. J. B. de Rossi, « *La capsella d'argent africaine offerte au souverain-Pontife Léon XIII, par S.E. le Cardinal Lavigerie* », Rome, 1889.

² La catacombe de saint Gaudiose, exilé avec l'évêque de Carthage Quodvultdeus, accueille, en plus de Gaudiose, de l'abbé Agnel et de l'évêque Nostrien, plusieurs autres exilés africains du V^{ème} siècle. (Cf. A. Spinosa et N. Ciavolino, « *Santa Maria della Sanità, la chiesa e le catacombe* », Naples, 1981).

Dans les catacombes de saint Janvier, trois arcosolia, environ du V^{ème} siècle, sont ornés de figures d'orantes placées entre des candélabres ou simplement entre des cierges. Par exemple celle d'une famille (fig. 2), au milieu on voit la fille Nonnosa entre son père Theotecnus et sa mère Ilaritas et de chaque cotes de la famille deux cierges allumés.

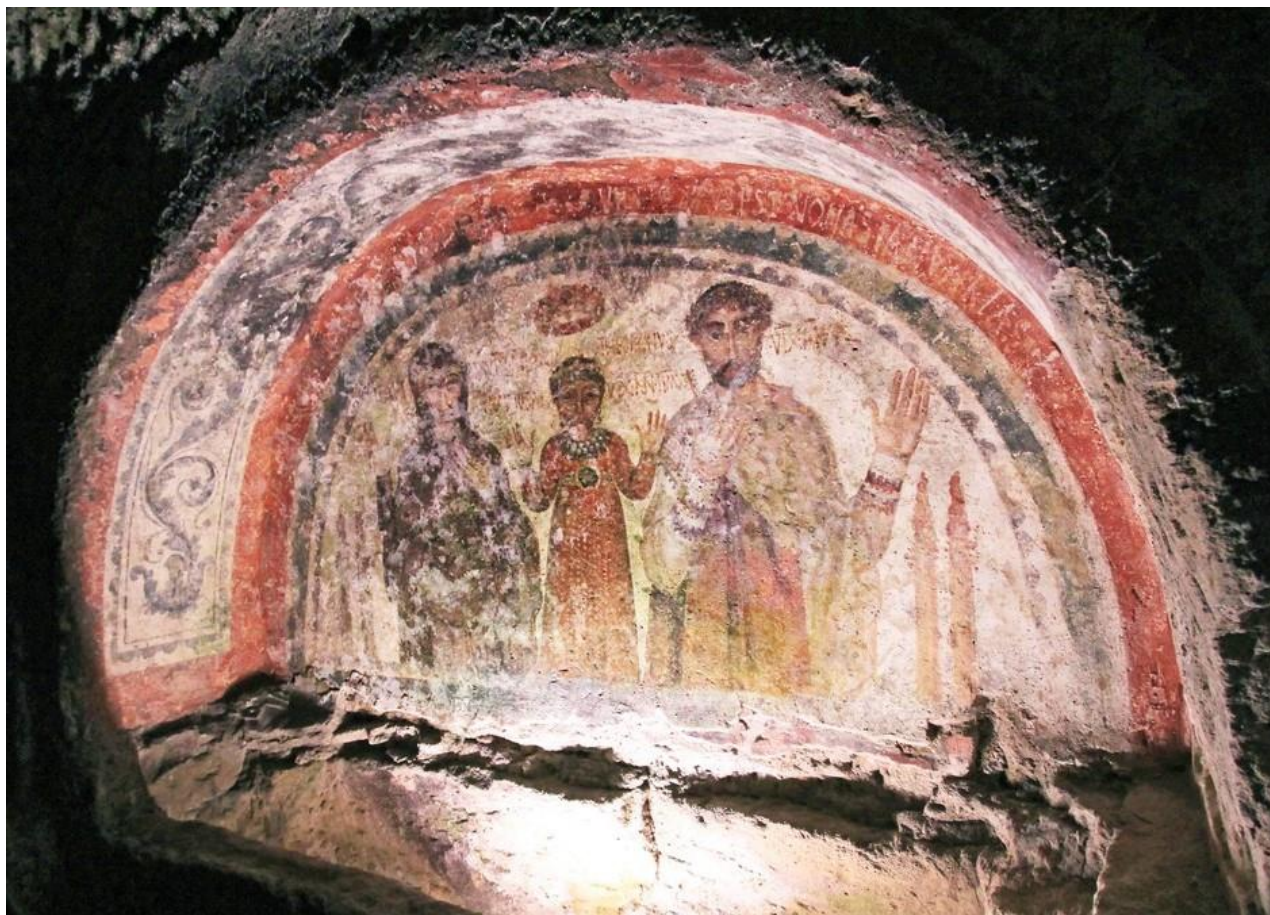


Fig. 2 Arcosolium de la famille de Theotecnus. Catacombe de saint Janvier

Mais il faut surtout remarquer parmi celles-ci la peinture qui représente le martyr Janvier (fig. 3), désigné par l'épigraphie de formule dédicatoire *Sancto martyri Ianvario*, en attitude d'orant et la tête ceinte du nimbe avec le monogramme entre deux femmes *Cominia* et *Nicatiola infans*, orantes elles aussi et admises dans sa compagnie. Les candélabres ne sont pas derrière les deux femmes, mais près du saint, en signification de l'honneur qui lui est spécialement dû et rendu.

Encore dans les mêmes catacombes, dans un autre arcosolium, datant de la première moitié du VI^{ème} siècle, saint Janvier figure en compagnie des bustes de Pierre et Paul, vêtu du pallium, faisant le geste de bénédiction et entouré de deux chandeliers³.

Sur le site archéologique d'Aquilée, on y voit aussi quelques exemples de semblable représentation⁴, et un seul à Rome dans le musée de Latran, où la jeune *Bessula* est figurée entre deux candélabres et deux bustes de saints. De Rossi affirme que cet unique exemple de pareille scène dans le nombre infini des monuments d'iconographie paléochrétienne à Rome est un indice de son caractère exceptionnel et étranger. Le rare surnom de la défunte nous pousse à en chercher l'origine loin de Rome. Nous savons que *Bessula* fut un prénom commun en Afrique du Nord et nous en avons des exemples au V^{ème} siècle⁵.

³ Cf. U. M. Fasola, « *Il culto a san Gennaro, patrono di Napoli, nelle sue catacombe di Capodimonte* », 22, Naples, 1975, p. 67-89.

⁴ Cf. G. Bertoli, « *Le antichità d'Aquileia, profane e sacre* », Venezia, 1739.

⁵ Pensons au diacre de Carthage Bessula qui assista au Concile d'Éphèse en 432 envoyé par Capreolus évêque de Carthage.



Fig. 3. Arcosolium de saint Janvier. Catacombes de saint Janvier



Or, c'est qui est le plus intéressant c'est qu'en Afrique cette usage est aussi très courant et même antérieur. Ainsi par exemple à Aïn - Beida, sur la route nouvelle de Tébessa, en Algérie a été découverte au XIX^{ème} siècle, une basilique chrétienne dans laquelle on a trouvé une capselle d'argent de haute signification symbolique (fig. 4): sur le couvercle on y voit représenté en pied un martyr, désigné comme tel par une couronne gemmée de laurier qu'il tient entre les deux mains, comme le font les apôtres et les martyrs dans une foule d'œuvres de l'antique art chrétien. Aux pieds du martyr jaillissent les quatre sources des fleuves du Paradis; à ses côtés brillent deux cierges sur des candélabres de forme très simple montés sur des trépieds⁶. De Rossi dit que « la figure du martyr est de bonnes proportions... et d'une simplicité et d'une sobriété étrangères à l'exubérance byzantine...l'aspect général et la conception iconographique conviennent à peu près aux premières années du V^{ème} siècle et non à celles du VI^{ème} » (p. 64).

⁶ Cf. J. B. de Rossi, « La capsella d'argent africaine offerte au souverain-Pontife Léon XIII, par S.E. le Cardinal Lavigerie », Rome, 1889.

Sur la face d'un sarcophage de Tébessa, sont représentés trois fois les deux candélabres aux côtés de l'orante, près d'un personnage qui tient dans sa droite le volume et aux côtés d'une femme assise sur un trône avec un casque sur la tête.

En Tunisie, par contre cette iconographie nous la voyons de façon très claire et abondante. A Tabarca, dans une ancienne église - cimetière ont été mises au jour des tombes couvertes de plaques ornées de mosaïques, environ du IV^{ème} ou V^{ème} siècle. Sur l'un, au-dessous de l'épithaphe *Quolvuldeus in pace*, est représenté le défunt en attitude d'orant avec les bras ouverts priant entre des cierges brulants avec trépieds (fig. 5). Egalement sur une autre tombe avec double épithaphe est figurée la défunte priant en orant avec les bras ouverts entre deux colombes, symbole des esprits bienheureux, et deux grands cierges fixés sur des trépieds (fig. 6).

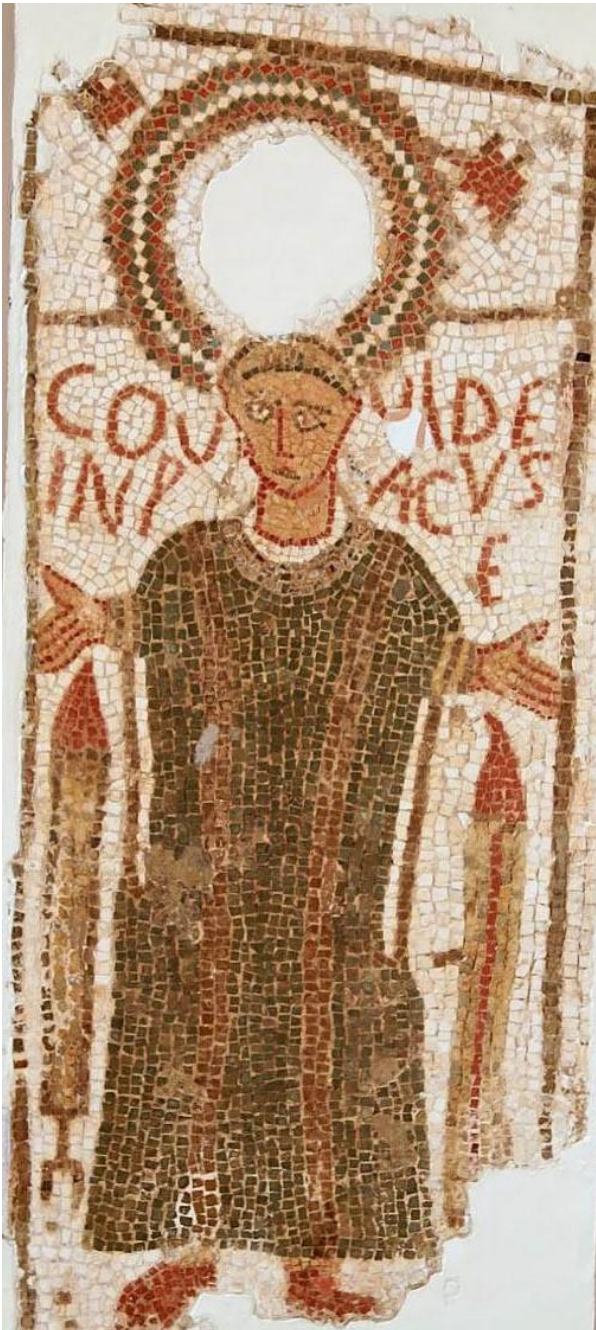


Fig. 5. Tabarka. Musée du Bardo

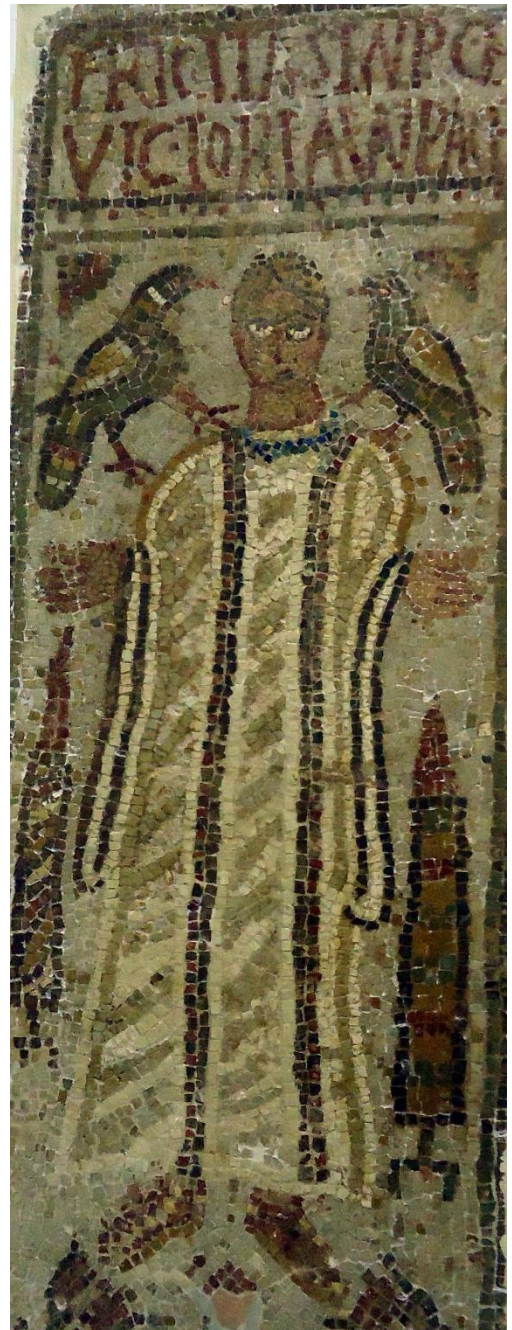


Fig. 6. Tabarka. Musée du Bardo

Des cierges brûlants et ornés, également posés sur des petits trépieds, sont figurés dans la tombe à caisson de *Dardanius innoceus in pace* entre des fleurs (fig. 7) aujourd'hui exposé au musée du Bardo. A Sfax, dans la province de la Bizacène, a été retrouvé un cimetière dont les tombes

chrétiennes étaient couvertes de mosaïques ornées d'inscriptions et de figures comme celles de Tabarka. Sur l'une, au-dessous de l'épithaphe *Rogata vixit annis III M: XI o (horas) gi in pace* avec le monogramme, on voit l'image de la défunte en attitude d'orante entre deux cierges brûlants (fig. 8). Ainsi il ne faut pas croire fortuites la coïncidence et ressemblance de pareilles représentations sur des monuments dispersés dans les diverses provinces de l'Afrique romaine. Il est donc évident que ce type de symbolisme fut très généralisé en Afrique, où il fut conçu pour la première fois.



Fig. 7. Tabarka. Musée du Bardo



Fig. 8. Sfax. Musée de Sfax

Pour une chronologie des mosaïques funéraires

En général on peut dire que la grande « mode » de la mosaïque funéraire en Tunisie correspond à une période assez limitée s'étendant de la seconde moitié du IV^{ème} siècle à la moitié du V^{ème} siècle. Mais il faut dire aussi que dans certaines régions de la Tunisie on a continué à recouvrir des tombes en mosaïques au moins jusqu'au VI^{ème} siècle. Quelques-unes même comportant une date d'indiction, fréquent dans la période byzantine, d'autres en raisons de la forme stylistique ou archéologiques ou à cause de la forme de symbole.

En résumé on peut dire que pour l'essentiel la mosaïque funéraire en Afrique du Nord, qui est employé surtout à l'intérieur des monuments, s'est particulièrement développée en Afrique en même temps que l'habitude d'enterrer dans les églises et à cause d'elle⁷.

Cela nous permet donc de mieux comprendre que la représentation des saints et des fidèles défunts, au paradis, placés entre des candélabres et des cierges ardents, utilisée d'une manière tout à fait spéciale en Afrique, après les persécutions, ce soit répandus dans différents pays, et c'est de là que cet usage soit venu à Naples en même temps que l'arrivée des évêques, prêtres et laïcs africains exilés au V^{ème} siècle.

Quel est la signification d'un tel usage ?

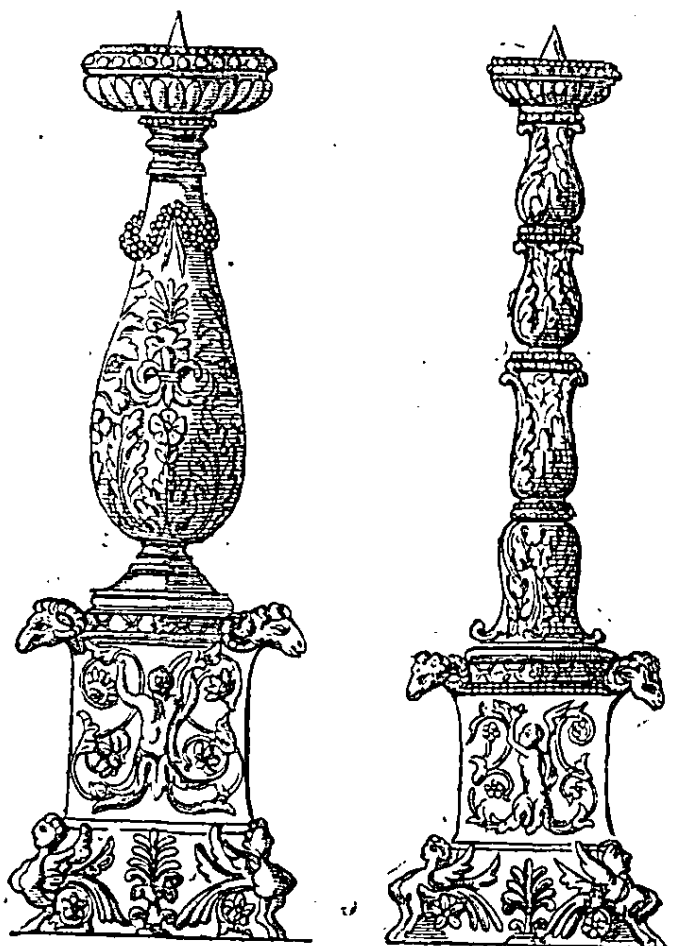


Fig. 9. Candélabres de marbre du mausolée de sainte Constance. Musée du Vatican (Cl. Martigny)

: on le pose sur un chandelier ou candélabres. Ils figurent aussi devant les corps saints, les reliques et aux offices liturgiques. Il y avait deux espèces de candélabres ou de lustres, ceux qui servaient à mettre de l'huile et qu'on appelait « *canthara* », et ceux qui étaient destinés à recevoir les cierges ou chandeliers appelés « *phari* » ou « *phara* ». Ce dernier type c'est celui qui nous intéresse dans notre article. Mais selon Martigny on pouvait aussi mettre dans ce dernier type de l'huile, à moins qu'on ne doive entendre d'un appareil approprié aux deux usages ce que les écrivains ecclésiastiques désignent sous le nom *pharacanthara*.

Pour comprendre la signification profonde de ces objets il nous faut nous remonter à leur histoire⁸. Le luminaire est un honneur rendu à Dieu et aux saints. Il se manifeste de trois manières : *lampe, torche et cierge*.

La lampe est un récipient de métal ou de verre, brûle de l'huile : elle est normalement suspendue. On trouve les lampes devant les tombeaux, les autels, les images vénérées. La lampe est l'attribut ordinaire de la vigilance et des vierges sages de l'évangile. Saint Hilaire disait en parlant des vierges sages : « Ces lampes, que les vierges ont prises, sont la lumière de ces âmes en qui brille la blancheur éclatante du baptême » (Catena Aurea) et pour saint Augustin ces lampes représentent aussi les ouvres des vierges sages, car il est écrit (Mt, 5, 16) « que votre œuvres brillent aux yeux des hommes » (Serm, 22).

La torche réunit plusieurs cierges ensemble, de façon à augmenter la flamme. Ces cierges sont souvent tordus. Elles sont surtout affectées à l'élévation de la messe et à la procession du Saint-Sacrement.

Le cierge finalement était une mèche enduite de cire, jaune ou blanche

⁷ Cf. N. Duval, « *La mosaïque funéraire dans l'art paléochrétien* », Paris, 1976.

⁸ Cf. X. Barbier de Montault, « *Traité d'iconographie chrétienne* », t. I, Paris, 1898, voix « luminaire », p. 59) ; J. Martigny, « *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* », Paris, 1877, voix cierges et lampes, p. 175-178 ; M. Xanthopoulou, « *Les lampes en bronze à l'époque paléochrétienne* », Bibliothèque de l'Antiquité tardive 16, Belgique, 2010.

Il y avait ensuite les grands lustres en forme de cercle ou de couronne. Ces couronnes lumineuses étaient suspendues aux voûtes des églises elles supportaient une masse considérable de cierges ou de lampes, qui, selon l'expression poétique de Siméon de Thessalonique, imitaient l'éclat des astres au firmament. Ces phares ou couronnes étaient très présents dans la tradition latine et orientale.

L'usage des cierges et des lampes remonte à l'origine même de l'Église. Un passage des Actes des apôtres 20, 7 et 8 relatif à la prédication de saint Paul à Alexandrie de Troade où il est raconté que les fidèles de cette Église se réunirent sous la présidence de l'apôtre, pour la fraction du pain et l'enseignement, dans un cénacle éclairé par un « grand nombre de lampes ». Ce témoignage doit être complété par les indications des Canons apostoliques (Can. III. Labb. I. col. 26 et 27), qui autorisent les fidèles à offrir à l'autel de l'huile pour les luminaires.

Sans doute pendant les persécutions existait clairement un tel usage, car on a trouvé dans les cryptes des catacombes à Rome et dans les cimetières chrétiens de la Tunisie un grand nombre de lampes que leur style peut faire attribuer du II^{ème} au IV^{ème} siècle, et qui, vu leur position, durent avoir une tout autre destination que de chasser les ténèbres.

Quelques-unes de ces lampes étaient placées devant les tombeaux des martyrs ou de confesseurs de la foi, comme témoignage de la vénération des fidèles, et nous savons qu'on emportait par dévotion de l'huile qui y brûlait. Quelquefois elles étaient suspendues par des chaînes de bronze aux voûtes de cryptes sacrées.

Sur une pierre sépulcrale publiée par M. Perret et cité par Martigny, est représentée une espèce d'autel recouvert d'un arc en forme de ciborium, de chaque côté duquel brûle un cierge sur un chandelier, non pas sur l'autel lui-même, mais sur des consoles, en dehors de l'autel et même en dehors des colonnes du ciborium. Ce curieux exemplaire pourrait peut-être nous donner une idée de la manière dont les lumières étaient placées autour des autels primitifs, ou des tombeaux des martyrs⁹, ainsi qu'une idée de la réalisation de peintures des catacombes et des mosaïques funéraires.

En effet, au III^{ème} siècle, les actes proconsulaires de saint Cyprien disent que les fidèles accompagnèrent avec des cierges les restes de ce grand évêque et martyr. Plus tard fin IV^{ème} siècle, le concile de Carthage dispose que, à l'ordination de l'acolyte dont la fonction est d'allumer les cierges, l'archidiacre lui fera toucher un chandelier avec son cierge. Du temps saint Jérôme, dans toute l'Église d'Orient, on allumait des cierges pour le chant de l'Évangile¹⁰.

En France, saint Sidoine Apollinaire¹¹ fait mention de nombreuses lumières que les fidèles avaient apportées par dévotion dans la basilique de Saint-Just à Lyon, le jour de la fête de ce pontife et saint Grégoire de Tours parle fréquemment de cierges allumés devant les tombeaux des martyrs et des confesseurs, dans les rites du baptême et notamment au baptême de Clovis; il mentionne aussi en plusieurs endroits des offrandes de cierges ou de lampes faites aux lieux révéérés par des fidèles¹².

Avec saint Jérôme nous nous demandons : « Est-ce donc que les cierges allumés devant les tombeaux des martyrs sont un acte d'idolâtrie? ». Absolument pas. Ces candélabres et ces cierges veulent certes représenter des flambeaux et des luminaires allumés en signe d'honneur et de vénération sur les sépultures des martyrs et sur les dépouilles et les tombes des fidèles¹³. Mais dans le contexte funéraire que nous avons évoqué dans cet article, ils ont la particularité d'être représentées autour du défunt dans un contexte de gloire et de vie éternelle, c'est-à-dire dans le paradis, en Dieu, où les âmes des défunts, en attitude d'orantes, sont admises parmi les esprits bienheureux. Pour cela les tombes avec cierges dans une composition de très haute conception symbolique, doivent sans doute avoir une signification en rapport avec pareille conception.

Donc les cierges et toutes sortes de luminaires dans les funérailles des fidèles et dans le culte des saints étaient employés comme signe non seulement d'honneur, mais aussi comme symbole de joie, de foi qui illumina leur chemin de la terre au ciel, à la gloire de la vie éternelle. Ainsi par exemple

⁹ V. Bocquillot, « *Traité historique de la messe* », p. 80.

¹⁰ J. C. Greppo, « *Dissertations relatives à l'histoire du culte des reliques* », Lyon. 1842. p. 44 : sur l'usage des cierges et des lampes dans les premiers siècles de l'Église

¹¹ *Epist. V, 17.*

¹² *De mirac. S. Martin, 1, 18.*

¹³ J. C. Greppo, « *Dissertations relatives à l'histoire du culte des reliques* », Lyon, 1842.

les candélabres brûlants aux côtés d'une *memoria* de saint Étienne en Tunisie sont considérés comme le symbole de la lumière de la foi chrétienne¹⁴.



Fig. 10. Tabarka. Musée du Bardo

Mais les cierges sont toujours allumés fait qui nous renvoie aussi à la figure de Jésus-Christ qui avait dit « je suis la lumière du monde, qui suis mes pas ne marcheras pas dans les ténèbres ». Saint Jean avait dit dans son Evangile que Jésus, était la vraie lumière. En 259, dans une lettre écrite de leur prison à la communauté de Carthage, par les disciples de saint Cyprien, les martyrs Montanus, Lucius, Flavianus, Julianus, Victoricus, Primohts, Renus et Donatianus, nous lisons : « Renus eut un songe pendant son sommeil. Il vit des hommes conduits au supplice. Ils s’avançaient un à un. Devant chacun d’eux, était portée une lampe ; les autres, ceux que ne précédaient pas leur lampe, restaient en route. Renus nous vit défiler tous avec nos lampes. A ce moment, il s’éveilla. Quand il nous raconta la chose, nous fûmes dans l’allégresse, sûrs de cheminer avec le Christ, qui est ‘la lampe éclairant nos pas’ et le Verbe de Dieu ».

Finalement ces symboles sont la signification profonde de la possession de la Vérité toute entière : l’âme chrétienne qui vit avec certitude seulement et pour toujours en Dieu. Cette conception qui n’était pas étrange au monde chrétien africain nous renvoie à l’expression profonde de saint Augustin dans ses confessions en parlant de la lumière : « *Celui qui connaît la vérité la connaît [la lumière], et celui qui la connaît, connaît l’éternité. C’est l’amour qui la connaît. Oh éternelle vérité, ô vraie charité, ô chère éternité! C’est toi, mon Dieu! Vers toi, je soupire nuit et jour* »¹⁵.

Ces symboles nous montrent donc que l’homme n’est pas fait uniquement pour la lumière naturelle, il aspire à une lumière éternelle et intérieure, celle que la mort ne peut éteindre avec les yeux qui se ferment au seuil de la tombe.

¹⁴ Cf. *De miraculis, santi Stephani*, l. II, 2, 4., PL. XLI, p. 846.

¹⁵ Saint Augustin, *Conf.*, VII, x, 16

Note sur la crypte des évêques dans les catacombes de saint Janvier et les africains¹⁶



Fig. 11. Catacombes de Saint Janvier: mosaïque de Quodvultdeus

Cette « crypte des évêques » découverte en 1971 est datée du V^{ème} siècle. Elle contient huit arcosolia, dont certains sont décorés de mosaïques, celle de l'arcosolium central semblant la plus ancienne. Le personnage représenté sur le fond de l'arcosolium de droite a les traits d'un Africain, il tient des deux mains un livre, dont la couverture porte une croix gemmée traditionnelle en Afrique et les symboles des quatre Évangélistes. Les autres arcosolia portent des

décorations beaucoup moins visibles. Un soin particulier est apporté à la réfection de la mosaïque de l'arcosolium central et à la création d'un lucernaire, ce qui montre que ces personnages ne sont pas communs, et que ces tombes sont souvent visitées, puisque l'on se soucie d'y faire de la lumière. La présence dans cette crypte d'une tombe qui est peut-être celle de l'évêque Quodvultdeus de Carthage peut fournir un argument supplémentaire pour faire de cette crypte le produit d'une influence africaine.

Mais il existe dans ces catacombes d'autres sépultures de personnages africains : l'arcosolium découvert en 1978-1979, dit « arcosolium d'Alexandre » et daté du début du IV^{ème} siècle, montre une scène de traditio legis où Alexandre a des traits africains. Dans cet arcosolium, le personnage désigné par l'inscription beata Marta est sainte Marthe de Carthage, et il s'agit du plus ancien exemple d'iconographie de cette sainte en Italie¹⁷.



Fig. 12. Figure Catacombes de Naples. Arcosolium de Saint Gaudentius, évêque d'Abitène en Tunisie.

¹⁶ Umberto M. Fasola, « La scoperta nella catacomba di San Gennaro di una cripta di vescovi di Napoli del V secolo », *Ianuaris*, 52-3, Naples, 1972, p. 178-183.

¹⁷ Voir l'étude complet de Thomas Granier, « Lieux de mémoire – lieux de culte à Naples aux Ve-Xe siècles : saint Janvier, saint Agrippin et le “souvenir des évêques” » in *Faire mémoire. Souvenir et commémoration au Moyen Âge (Séminaire Sociétés, Idéologies et Croyances au Moyen Âge dirigé par Claude Carozzi et Huguette Taviani-Carozzi)*, Aix-en-Provence, 1999, pp. 63-102.

Merci à Umberto Pappalardo, archéologue de Naples, pour sa relecture et le partage des photos des catacombes de Naples.

P. Silvio Moreno, IVE
Cathédrale de Tunis
silviomoreno@ive.org
janvier 2021

Résumé : La représentation des cierges allumés et des candélabres, aux côtés des saints et des défunts admis au paradis dans la compagnie de ces derniers, est une particularité, que l'on croyait dans l'art chrétien ancien comme propre aux peintures des catacombes de Naples exécutées au V^{ème} siècle, cependant il faut dire que cette symbolique doit sa force et son origine à l'influence artistique africaine, notamment des évêques africains exilés provenant de Carthage.

Mots-clés : cierges, candélabres, Naples, Carthage, catacombes, lumière, mosaïque chrétienne.